

## ORIGINES HISTORIQUES

DU NOUVEAU-MONDE

## Les Scandinaves.

D. W. Prowse, *Episodes in our early history* (St. John Newfoundland, 1878)

L'Europe et l'Asie possèdent des ouvrages qui remontent à bien des siècles avant l'ère chrétienne, et qui ont permis de reconstruire jusqu'à un certain point les assises de la vie politique et sociale de l'humanité primitive dans le vieux continent. Nous savons aujourd'hui ce qui se passait dans l'intérieur de maintes cités grecques qui eussent à peine fait un faubourg de la capitale des Aztèques ou de celle des Incas. L'Inde nous a dévoilé les mystères des incarnations de Vishnou ou des invasions aryennes. Notre œil profane commence à plonger dans les arcanes historiques du Japon et de l'empire des fleurs. L'Égypte a livré à Champollion et à ses disciples le secret de ses vieilles dynasties et de ses vieux monuments. L'Amérique seule ne possède point d'historien qui nous permette de remonter à ses origines. Sans doute de courageux savants, comme M. de Charnay, par exemple, commencent à soulever un petit coin du voile qui nous les dérobe, à déchiffrer les us et coutumes de Toltèques et des Chichimèques, ces anciens maîtres de l'Amérique centrale. Uxmal, Palenque, d'autres cités aux ruines mystérieuses, des nécropoles perchées au sommet de hautes montagnes, ont permis de reconstituer en partie la manière de vivre de ces peuples du passé, dont la civilisation, bien que très différente de la nôtre, n'en était pas moins fort complète et fort brillante en elle-même. On a même pu faire des hypothèses plausibles ou tout au moins ingénieuses, sur les grandes migrations de peuples dont l'Amérique n'a pas été plus exempte que l'Europe et l'Asie. Mais, si du Mexique nous remontons vers le nord de ce continent, c'est alors que l'obscurité redouble ou, pour mieux dire, devient presque absolue. Plus de palais en ruines, plus de cimetières révélateurs ! Le sauvage des forêts du nord n'édifiait ni palais ni maisons, mais des huttes de branchage qu'il fallait reconstruire plusieurs fois dans le cours d'une génération. La forêt a repris tout ce qu'on lui avait enlevé et, aujourd'hui, elle recouvre de ses débris qui défient l'analyse, les restes des peuplades qui la sillonnaient jadis sous l'œil du Grand-Esprit, à la poursuite de ce gibier que le guerrier peau-rouge doit trouver en abondance dans les savanes d'outré-tombe. On est alors réduit aux récits des vieux explorateurs et aux légendes confuses qu'a pu leur raconter, dans un moment d'expansion ou d'ivresse, quelque chef de tribu.

On sait que la Société des Antiquaires du nord, établie à Copenhague et qui a, pour ainsi dire, créé l'archéologie préhistorique, s'est mise, dans un but à la fois scientifique et patriotique, à rechercher tous les titres de noblesse de la race scandinave, à recueillir tous les écrits, toutes les traditions qui se rattachent à ses courses aventureuses, à examiner et à classer tous les restes de constructions navales ou autres, les monnaies, les ustensiles, les armes et les sépultures qu'on peut lui attribuer et qui nous donnent une idée de son art et de son industrie. M. Prowse, un Terre-neuvien, a recueilli dans une série d'épisodes sur l'histoire primitive de Terre-Neuve, tous les renseignements provenant de cette source qui se rapportent à son île et au continent américain, ainsi qu'au Groënland. Si le lecteur veut bien nous accompagner, nous allons pénétrer à sa suite sous les arceaux du passé, étudier avec lui cette partie si intéressante de l'histoire du moyen-âge. Il y verra que les hardis aventuriers, moitié marchands, moitié pirates, qui partirent au huitième, au neuvième siècle et plus tard encore, des sombres fiords de la Norvège et des plages glacées de l'Islande, ont découvert l'Amérique du Nord, plusieurs siècles avant que les naturels des Antilles eussent aperçu Christophe Colomb déployant l'étendard de Castille et d'Aragon à la brise ardente des mers équatoriales. Comme cette déclaration pourrait choquer le sentimentalisme de quelques personnes, nous nous hâtons d'ajouter que cela n'enlève rien à la gloire du grand navigateur génois, non plus qu'à celle des Cabot, des Fernand Cortez, des Jacques Cartier, car lorsqu'ils ont découvert l'Amérique, la première découverte était oubliée. Ils méritent donc bien la reconnaissance du monde nouveau auquel ils ont ouvert de nouvelles destinées. Mais tout en leur rendant cet hommage, oublions-nous qu'ils ont été aidés dans leur tâche ardue par les pêcheurs et les marchands intrépides qui, poussés par l'esprit d'aventure ou la nécessité, osaient braver au loin, sur de chétifs navires, les fureurs de l'abîme ? Les explorations de ces humbles prédécesseurs, quelque vague souvenir qu'elles eussent laissé, furent pour les grands découvreurs du quinzième et du seizième siècle l'éclair révélateur qui les lança sur la route de l'inconnu.

Nous avons dit pêcheurs et marchands, et nous le répétons. Les découvertes faites dans le vaste champ de l'archéologie scandinave nous permettent enfin de leur attribuer ce caractère, et non plus exclusivement de pirates—comme l'a fait ressortir dans un article

de la *Revue des Deux Mondes*, M. Alfred Maury, de l'Institut de France (\*). Ce n'est que lorsqu'ils se trouvèrent sur une terre marâtre que les *rois de mer* et leurs redoutables compagnons utilisèrent, pour le pillage et la destruction, la sauvage énergie, la force invincible, développées dans leurs bras et leurs cœurs par la lutte permanente avec les éléments. C'est alors que nous les trouvons partout sur les vagues de l'Atlantique, face à face avec la tempête et Dieu. Ils défient la tourmente ou bercés par elle comme l'aigle de Lamartine, ils s'endorment dans la joie. Comme aux Albanais de nos jours, le frôlement des ailes de la mort leur paraît aussi doux que la brise printanière. Sur la crête des flots écumeux, ils chantent leurs fiers bardits. Qui oserait les arrêter ? Ils ont fait d'avance le sacrifice de leur vie et sont maîtres de celle des autres. Ils savent bien que les Walkyries, ces messagères d'Odin, dispensatrices de la victoire, viendront prendre les guerriers morts en combattant, pour les conduire au palais céleste, au Walhalla, où le brave jouit sans fin de la volupté des combats, où pour lui circulent sans cesse les coupes de bière et d'hydromel. Mais la guerre étrangère ne suffisait pas à ces lutteurs acharnés. Lorsqu'ils ne rançonnaient pas les autres nations, ils se battaient entre eux. C'est probablement par suite d'une de ces luttes intestines qu'un chef norvégien, Eric Raude ou Eric le Rouge, obligé de s'expatrier, découvrit le Groënland en 986, ou du moins y fonda le premier des établissements.

Il est temps maintenant de présenter au lecteur les documents qui font foi de ces vieilles expéditions. Le professeur Rafn, un des membres les plus distingués de la Société des Antiquaires du Nord, a réuni et traduit un grand nombre de chants des Scaldes, ces bardes scandinaves, à la fois poètes et soldats, qui suivaient les rois et les héros. Ces récits, dans lesquels ils ont transmis à la postérité la relation des voyages accomplis par leurs compatriotes aux pays de l'ouest, sont bien connus sous le nom de "sagas" (littéralement "dit," en anglais "says," en allemand "sagt"). Celui qui raconte la découverte de l'Amérique est connu des archéologues sous le nom de "Flåto Saga," d'une île islandaise où le manuscrit a été découvert en 1650. L'authenticité de ce document, qui remonte au douzième siècle, est aujourd'hui hors de conteste. La relation se divise en deux parties : "Eric Raude Saga," qui raconte la colonisation du Groënland par Eric et ses descendants, "Karlsefné Saga," qui se rapporte aux mêmes événements, mais dont le personnage principal est Thorfynn Karlsefné. Ces deux parties diffèrent sur certaines questions de détail, mais s'accordent complètement quant aux faits principaux. Elles donnent les renseignements les plus minutieux sur les différentes localités de la colonie et spécialement sur la propre demeure d'Eric. Le Dr Rinke, qui a étudié la question avec beaucoup de compétence et publié un volume sur le Groënland, dit qu'on a pu établir l'identité de ces vieux établissements par les ruines qui en subsistent encore, et il ajoute avec raison : "Dans un pays où aucun arbre ne peut croître, on découvre aisément les plus faibles vestiges d'édifices antérieurs." On a découvert ainsi des débris de constructions dans plus de cent localités différentes, tout le long de la côte du Groënland, et par une comparaison attentive, il a été possible de déterminer sur nos cartes actuelles, avec une quasi incertitude, les emplacements auxquels s'appliquent les noms des vieilles sagas. A ceux qui s'étonneraient de voir le Groënland colonisé dès le dixième siècle, nous rappellerons que l'Islande l'était déjà dans le siècle précédent. Peut-être même faudrait-il remonter plus haut, car M. Mauray, dans l'étude que nous avons déjà citée, remarque que M. Vivien de St-Martin, le célèbre géographe, a montré par un passage de Plinie que, dès le premier siècle de notre ère, les Norvégiens ont dû fréquenter l'île des glaces, la Thulé mystérieuse des anciens.

Mais revenons au Groënland. En 1021, un évêché fut fondé dans cette région inhospitalière. On possède une liste des évêques qui occupèrent ce siège lointain de 1021 à 1406, époque à partir de laquelle, par suite d'une catastrophe qui anéantit la colonie, toutes communications cessèrent entre elle et la mère-patrie. Le dernier document qui fait mention de ses colons groënlandais est une lettre du pape Nicolas V, trouvée dans les archives du Vatican. Dans cette lettre, datée de 1448 et adressée aux deux évêques d'Islande, le Souverain Pontife leur recommande avec instance de prendre des mesures pour secourir les restes infortunés de l'église groënlandaise qu'une calamité terrible avait décimée trente ans auparavant. Une nuée de barbares païens, qu'on croit être des Esquimaux, avait dévasté la colonie, ne laissant subsister les habitants que dans neuf paroisses. M. Prowse semble croire que les évêques islandais n'ont tenu aucun compte des instances de Nicolas V, mais rien ne le prouve. On ne communique pas comme on veut dans ces terribles mers du nord, et dans ce temps-là ce devait être particulièrement difficile. Quoiqu'il en soit, on ne trouve plus après cela trace d'aucune relation entre l'Islande et ses colons. On pense généralement qu'une guerre acharnée avec les Esquimaux, sauvages petits et sales, mais forts et intrépides,

que les Scandinaves désignaient sous le nom de Skrol-linger (terme de mépris qui signifie chétifs, misérables) des dissensions intestines dont il est souvent parlé dans les sagas, le refroidissement graduel d'un climat déjà sévère, et peut-être bien cette terrible peste noire qui ravagea toute l'Europe au quatorzième siècle, et qui serait étendue jusqu'au Groënland, on pense, disons-nous, que toutes ces causes réunies firent périr toute la colonie jusqu'au dernier homme.

L'extinction de tout un petit peuple qui comptait plus de quatre siècles d'existence est un fait si surprenant, qu'en dépit de la tradition, on s'habitua à considérer comme une fable tout ce qui se rapportait à ces vieux établissements. Mais la science contemporaine a fait revivre ces populations *circumpolaires* au soleil de l'histoire. Le Dr Rinke parle avec éloge de l'esprit judicieux qu'elles apportèrent dans le choix des emplacements où elles s'établirent. Leurs villages se trouvent invariablement au fond des "fiords" qui indentent profondément la côte ouest du Groënland, où le climat était moins rigoureux que sur le rivage de l'Océan. Leur mobilier était des plus simples et la pêche était leur principale, sinon leur unique occupation. Lorsqu'ils partaient en expédition, nous voulons dire pour une campagne de pêche, les Groënlandais emportaient dans leurs navires une certaine provision de blé qui servait à leur nourriture après avoir été broyé. Ce n'est qu'au commencement du dix-huitième siècle, c'est-à-dire près de trois cents ans après la disparition complète de la colonie, que le Danemark réoccupa ces plages austères, et aujourd'hui près de dix mille Esquimaux y vivent exempts de tout impôt, à l'ombre de son pavillon. Grâce aux efforts des frères Moraves (secte religieuse formée des anciens Hussites, en 1447), dont on ne saurait assez louer l'influence civilisatrice, les indigènes augmentent plutôt qu'ils ne diminuent. Ajoutons à l'honneur des Danois qu'ils n'ont jamais importé les boissons spiritueuses dans le Groënland. Voilà ce qui s'appelle joindre l'exemple au précepte, et contraste agréable avec les errements de certaines nations qui se targuent de philanthropie et de tempérance, et dont les navires transportent à l'envi du rhum, du genièvre, de l'opium et autres poisons du même acabit ; —il est vrai qu'on a soin de les flanquer de traités évangéliques.

Pour en revenir à ces vieilles populations du Groënland, n'est-ce pas un *souvenir à captiver* l'attention de tout homme qui pense, que cette destruction complète de tout un peuple. Quelle fin mélancolique à une rude destinée ! Que de drames ont dû voir ces ruines lamentables que les neiges arctiques couvrent de leur blanc et pur linceau ! Nous n'y trouvons pas sans doute les restes grandioses des cités géantes de la vieille civilisation. Il n'y en a pas moins là les tombes de toute une race qui a vécu pendant des siècles d'une vie étrange, sans analogie dans le reste du monde civilisé. La lune qui éclairait de son disque d'argent les voyages nocturnes de ces fils du septentrion, les aurores boréales qui, de leurs stries ondoyantes, dissipaient pour eux les obscurités des longues nuits boréales, ne luisent plus que sur les cendres glacées de leurs foyers à jamais éteints ! Leur triste agonie n'a eu pour glas funèbre que le sifflement de l'âpre bise des pôles et les craquements des énormes glaçons d'une terre condamnée par la nature à une frigidité éternelle.

Si maintenant on jette un coup d'œil sur une carte des terres arctiques, on s'assurera aisément que la côte ouest du Groënland n'est pas à plus de cinq cents milles du continent américain. Comment supposer que des aventuriers qui avaient franchi la distance bien plus considérable qui séparait la Norvège de la terre groënlandaise, n'aient pas abordé plusieurs fois en Amérique ! Eussent-ils refusé d'ailleurs de voguer dans cette direction, qu'ils y auraient été entraînés irrésistiblement par un de ces coups de vent du nord-est qui sont si fréquents dans ces parages, et contre lesquels nos voiliers d'aujourd'hui même sont incapables de lutter. Aussi la Saga d'Eric le Rouge nous raconte-t-elle les aventures de plusieurs Islandais qui, partis du Groënland au commencement du onzième siècle, auraient découvert diverses contrées qu'ils nommèrent grand Helluland, petit Helluland, Markland et Vinland. Le grand Helluland (grand pays d'enfer), qui ne peut être que le Labrador, est décrit comme une terre rocailleuse, renfermant de petites collines. Quelques Terre-neuviens voudraient absolument faire de Vinland, Terre-Neuve, bien que la grande île ne possède pas le moindre plant de vigne sauvage. Ils prétendent que les Scandinaves lui ont donné ce nom en l'honneur des framboises qui y viennent à merveille. Mais d'après une version beaucoup plus exacte, Terre-Neuve serait le petit Helluland (le petit pays d'enfer). M. Prowse en convient très volontiers, et l'on peut dire qu'il n'y a pas là de quoi choquer le patriotisme d'un Terre-neuvien, les Scandinaves ayant probablement longé le rivage est de l'île dont l'aspect est des plus rébarbatifs. Markland (pays de la forêt), que les sagas représentent comme une contrée basse et couverte de bois, ne peut être que la Nouvelle-Ecosse. Enfin, grâce à la description minutieuse consacrée par les Sagas à une côte qui ressemble étonnamment à celle du cap Cod et de Chatham Beach, grâce aussi à ce fait que les relations men-

(\*) *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1880. *La vieille civilisation scandinave*.